Le *Kitāb-i bahriyye* de Pīrī Re'īs et l'océan Indien dans le contexte vohémarien

Analyse des versions de 1521 et 1526

Claude Allibert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/1270>

DOI : 10.4000/oceanindien.1270

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 197-220

ISBN : 978-2-85831-199-6

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Claude Allibert, « Le *Kitāb-i bahriyye* de Pīrī Re'īs et l'océan Indien dans le contexte vohémarien », *Études océan Indien* [En ligne], 46-47 | 2011, mis en ligne le 03 mars 2013, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1270> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.1270>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Le *Kitāb-i bahriyye* de Pīrī Re'īs et l'océan Indien dans le contexte vohémarien

Analyse des versions de 1521 et 1526

Claude Allibert

- 1 Quand Pīrī Re'īs rédige son ouvrage¹, les informations concernant l'océan Indien et ses côtes sont celles données par les auteurs arabes ou persans qui, dès le IX^e siècle, ont soit opéré des compilations (comme al-Idrisi au service du roi Roger de Sicile), soit y ont fait des voyages (comme Mas'ūdī et ibn Battūta). Les savoirs antérieurs (principalement gréco-romains) sont peu ou pas utilisés, sinon connus, même si la *Géographie* de Ptolémée laissera longtemps son empreinte sur les auteurs musulmans, qui, en dépit des expériences maritimes, continueront pour grand nombre d'entre eux à vouloir voir dans cet océan une mer fermée (à l'image de la Méditerranée).
- 2 Le *Périple de la mer Érythrée*, certes fondamental, n'apportera qu'une seule certitude, c'est que cet océan était parcouru dans les deux sens et assez bas vers le sud dès le début de l'ère chrétienne et peut-être avant. Mais l'absence de mention des peuples rencontrés au bénéfice des échanges matériels, comme si les seules choses qui comptassent étaient les biens matériels, constitue une grosse lacune. C'est, somme toute, un beau préalable au système monde actuel qui s'intéresse plus aux échanges commerciaux qu'aux cultures, religions, ethnies, langues, visant à globaliser les êtres dans un système de *merchandising* aussi affreux dans sa réalisation que dans le nom qu'il se donne.
- 3 Entre 1498 et 1521, date de la première rédaction du *Kitāb-i Bahriyye*, les Portugais sont entrés dans l'océan Indien. À cette date, Pīrī Re'īs n'a pas encore navigué dans l'océan Indien. Ce n'est qu'en 1551 et 1553 que deux flottes turques font irruption dans cet océan, la première commandée par Pīrī Re'īs venant de la mer Rouge, la seconde par Seyyidī 'Alī venant du golfe Persique. La flotte de Mīr Husayn en 1507 comptait quelques caravelles construites à Suez par des Vénitiens alors que celles de Soliman, de Pīrī Re'īs et de Seyyidī 'Alī ne comportaient que des galères. Les Turcs ne pénétrèrent

pas profondément dans cet océan, alors que les Portugais y arriveront par le Sud pour le traverser.

- 4 L'assez courte narration qui nous est livrée par Pīrī Re'īs de cette partie occidentale de l'océan Indien n'aurait dû en aucune façon figurer dans cet ouvrage. C'est pour cette raison qu'aucune étude approfondie n'en fut faite avant 1988. La certitude que Pīrī Re'īs, qui ne pouvait utiliser que des galères mal adaptées à cet océan n'avait pas navigué dans les zones décrites par lui rendait indispensable de tenter de comprendre où il avait trouvé ces renseignements. La connaissance des récits arabes et des journaux de bord des navigateurs portugais confirma que l'amiral avait fait usage des deux sources. Nous nous appliquerons non seulement à en trouver l'origine, mais aussi à mettre en valeur les informations qu'il aura pu puiser dans des récits pour en montrer l'importance et l'intérêt pour la zone étudiée.
- 5 Le savoir concernant l'intérieur du continent africain est assez pauvre et se limite à l'évocation médiocre des animaux par l'auteur, qui, à l'évidence, n'en a qu'une connaissance superficielle. Se dégage l'idée que la description se fait plus à partir de noms que d'une bonne approche visuelle.
Il semble même parfois confondre² le rhinocéros (à deux pattes !) et l'éléphant qui redoute l'homme possesseur du feu. Il ne dit pas la façon de chasser ce dernier, ce que fait Mas'ūdī. Il lui attribue une défense unique, non pas le résultat d'une perte accidentelle de l'autre défense puisqu'il place celle-ci au milieu de la tête de l'animal. Mas'ūdī en avait une vision nettement plus précise à laquelle Pīrī Re'īs n'a pas emprunté. Pourtant, il ne fait aucun doute qu'il utilisa les récits arabes et, plus particulièrement, l'auteur des *Prairies d'or*. Pour preuve, les passages qu'il en a copiés, en particulier lorsqu'il déclare : « *Les Zanj emploient le bœuf comme monture, car leur pays ne fournit ni chevaux, ni mulets, ni chameaux* » (Mas'ūdī 1965 : II, paragr. 848, p. 323).
- 6 D'autres informations prouvent qu'il détient pourtant un réel savoir. La description des habitations circulaires à l'intérieur des terres africaines sous forme de « citrouilles » évoque bien les cases masaï que l'on peut encore voir aujourd'hui.
- 7 Un autre passage intéressant est la longue réflexion sur la nature et l'origine de l'ambre gris. De nombreux textes d'auteurs arabes tentent de faire la lumière sur ce point. Toutes les hypothèses envisagées par Pīrī Re'īs sont bien celles des auteurs antérieurs ou contemporains. Abū Zayd Hasan, dans ses remarques (vers 916) faites au *Voyage* du marchand arabe Sulaymān en Inde et en Chine, rédigé en 851, consacre deux pages à l'ambre gris (Ferrand 1922 : 132-133). Déjà chez cet auteur, une des hypothèses retenues est bien d'établir une relation entre l'ambre et le gros poisson (*sic*) (baleine) avec les vertèbres duquel on fait des sièges. Mais l'auteur ne sait pas que l'ambre est produit par le mammifère. Au contraire, il pense que la baleine succombe après en avoir avalé un morceau. Le problème sera régulièrement évoqué, entre autres, par Ibn Hasan (Ferrand 1914 : I, 282-283), Avicenne³, Ibn Ridwān, at-Tamīnī et enfin Abū'l-Faḥr qui, en 1595, reconsidère toutes les hypothèses allant de la bouse de vache de mer⁴ jusqu'à la cire en passant par « quelque chose » qui croît au fond de la mer ou l'écume de mer ou une gomme marine ou du miel qui coule dans l'océan à partir d'une montagne. Évoquons enfin le *mandali* (Ferrand 1913-1914 : 543), sorte d'ambre provenant de l'intestin des poissons morts chez certains auteurs.

Toponymes et cultures

- 8 Le rapide tableau de l'océan Indien occidental que donne l'auteur met en place les principales villes et régions de Bahr-i Zanj qu'il assimile au pays de Sūdān, pris dans le sens de « pays des Noirs », qu'il situe à proximité et à l'est de l'Éthiopie (Habaş), apportant la preuve d'une bonne connaissance géographique du nord de la côte orientale d'Afrique. En revanche, il semble croire que toute la côte parle la langue de Mogadiscio et n'évoque pas une seule fois le swahili, langue parlée du sud de la Somalie jusqu'au sud de l'Afrique et mise en place dès le x^e siècle ou même plus tôt.
- 9 L'énoncé des villes et des régions plus au sud est aléatoire. Que la lecture géographique ne se fasse pas systématiquement du nord au sud semblerait privilégier un savoir acquis auprès des Lusitaniens, et cela d'autant plus que la première ville citée, à l'exception de Mogadiscio⁵ (évoquée en premier parce qu'elle est voisine du pays d'Habaş), est Sofala⁶ (al-Tibr, écrit *Sifāle*) au Mozambique, point ultime atteint par les musulmans qui venaient y chercher l'or (d'où son nom Sufālat ad-dahab ou al-Tibr). Cet or venait de l'empire de Monomotapa (Zimbabwe actuel). Sofala se trouve dans les écrits arabes placé logiquement et dans l'ordre après Berbera (Somalie), Azania (pays des Zendj), et précède Wakwak (Allibert 1992), représentation incertaine aussi bien d'un arbre, d'un peuple, d'une île, probablement Madagascar dans la conception ptoléméenne (c'est-à-dire d'une mer fermée au sud et se rattachant à l'Asie) que les Arabes avaient adoptée des Gréco-Romains.
- Mossuril (*msumbiji* en swahili) est la baie dans laquelle se situe l'île de Mozambique. Découverte par Vasco da Gama en 1499, la première mention figure chez Ahmad Ibn Mājid (Jouannès 2001, Khoury 1983) qui l'écrit *Musambīdj*. Dos Santos, plus tard, en donnera non seulement une description, mais également la carte (Poumailloux 2002). Les Portugais y relâchaient. Kilwa (Ferrand 1928), Mombasa, Malindi sont évoquées sans que les relations entre ces villes le soient, ni les rapports entretenus avec les Portugais qui s'appuyèrent sur l'une ou sur l'autre.
- 10 Ce que les Portugais viennent y chercher n'est rien moins que ce que les Arabes avaient recherché dès le ix^e siècle (Allibert, sous presse, a et b) et sans doute avant (et dont ils poursuivront la recherche en même temps que les Lusitaniens au début du xvi^e siècle) : ivoire, ambre gris, or, ébène, cristal de roche⁷, tissus brochés d'or, sans oublier les esclaves dont la traite avait commencé fort tôt (voir plus loin).
- 11 L'auteur insiste sur la différence profonde qui existe entre les mécréants Habash (chrétiens) et rappelle à l'envi que la côte orientale obéit à l'Islam de rite chafei⁸. Notons au passage que Pīrī Re'īs reconduit un jugement purement musulman hanéfite, ce qui confirme le caractère formel de son texte.

Les quatre termes pour nommer Madagascar

- 12 Pīrī Re'īs fait apparaître un fait qui n'est pas sans intérêt : l'île de Madagascar est désignée chez lui sous quatre noms ou royaumes différents : Komōr, Mirehye, Tinkō, Sān Gorānce.
- 13 Le mot *Komōr* ne désigne pas la grande île de Madagascar uniquement. Il s'applique aussi à l'ensemble insulaire du canal de Mozambique (les quatre îles de l'archipel aujourd'hui du même nom) et recouvre également Zanzibar et Pemba. Aujourd'hui

encore, les Comoriens n'emploient pas, dans leur langue, le terme générique « Comores » pour désigner l'archipel, mais utilisent le mot *masiwa*. En revanche, comme chez Pīrī Re'īs, mais déjà au XII^e siècle chez Idrīsī⁹ pour deux des Comores, les îles portent leur nom propre sur lesquels nous reviendrons.

- 14 L'origine du terme *Komor*, aujourd'hui détourné de son sens et employé pour l'archipel, était plus particulièrement réservé à Madagascar (djazīrat al-qomr) chez les Arabes et s'il s'appliquait à toutes les îles de cette zone (mais aussi au canal de Mozambique et aux montagnes de l'Afrique orientale), c'est simplement parce qu'il désignait initialement tout ce qui se trouvait sous les Nuages de Magellan (Allibert 2001), comme l'avaient pressenti Devic et Massignon en se reportant à Yākūt (Devic 1883 : 31) :

Les Zendj voient dans le ciel quelque chose de la dimension de la lune, qui ressemble à une fenêtre ronde (lāqa), ou un petit nuage blanc qui ne s'efface jamais ni ne s'en va. J'ai interrogé là dessus maintes personnes, dit-il, et toutes m'ont répondu de même. Les Zendj lui donnent le nom dont je ne me souviens plus et ils ne savent pas ce que c'est¹⁰.

Aboulfeda (1273-1331) avait la même lecture :

Quelques-uns écrivent al-qamar ... mais j'ai vu ce nom écrit al-qomr dans le Muṣṭarīk ... Quant à ibn Motarraḥ ... , il n'a pas indiqué la manière dont il lisait ce nom ; il s'est contenté de le faire dériver du verbe qanara signifiant éblouir la vue¹¹.

- 15 À cette première lecture d'origine arabe vient s'adjoindre une seconde leçon : la mention du nom d'un des rois de la Grande Île composée de quatre groupes humains. Ce roi est le Mirehye. Il s'agit là vraisemblablement de la transcription turque du mot *murūḡ*¹² donné par Mas'ūdī, terme lui-même renvoyant au mot *Mahraḡ* (Maharadja). C'est là l'indice, mieux, la preuve qu'une partie de Madagascar est perçue comme se rattachant au monde austronésien de l'Asie du Sud-Est.
- 16 On retiendra qu'Idrīsī déclarait, en parlant de Gusta, petite ville du pays de Sofala où l'on vient chercher l'or, montrant ainsi le lien entre le monde des îles d'Asie du Sud-Est et Madagascar : « *Les gens de Komr (al-Qumr) et les négociants du pays de Maharadja (al-Mahraḡ) se rendent en ce centre et y sont bien accueillis pour leurs transactions commerciales* » (Viré 1984 : 34).
- 17 Le troisième terme donné pour désigner Madagascar est Tinkō. C'est la seule fois où ce terme, en général utilisé pour désigner une langue bantu de la zone sud-somalie et nord-kenyane, est signalé pour l'Île Rouge. Si l'on pouvait y détecter un télescopage de Mogadiscio et de Madagascar (comme semble l'avoir fait Marco Polo) (Allibert 2005), il est nettement plus probable qu'il faille y voir la preuve de l'utilisation à cette époque d'une langue bantu dans une partie de Madagascar : le ki-tikuu, également connu sous le nom de ki-gunya (Bajuni), parlé aujourd'hui de Kisimayu jusqu'au nord de la rivière Tana à Mkokotoni, le long de la côte et dans les îles adjacentes ainsi que dans une des parties des îles de l'archipel de Lamu (Nurse & Spear 1985 : 57)¹³.
- 18 Cette parenté linguistique (donc ces échanges humains entre les deux zones) pourrait expliquer certaines correspondances entre les Bajuni de Somalie et le monde austronésien relevées par les anthropologues italiens (Monneret de Villard 1938 : 345 ; Grottanelli 1950 : 20-21)¹⁴. Cela est d'ailleurs confirmé par les récits portugais au XVII^e siècle, qui décrivent des isolats côtiers de chefferies bantu à la côte occidentale malgache¹⁵.

- 19 Ces trois termes, issus de la collecte d'informations qui ne nous sont pas toutes parvenues (comme c'est le cas pour le mot *tinkō*) montrent clairement le rôle tenu par l'Afrique, le monde austronésien et le monde arabe dans l'histoire de ce secteur.
- 20 Nous retiendrons que nous avons probablement ici la preuve que, au début du XVI^e siècle, on savait que des populations venant de l'espace austronésien avaient peuplé, en un temps plus ancien, les îles Komr et s'étaient rendues à la côte mozambicaine pour y commercer (entre autres, fer, comme le signalait al-Idrīsī trois siècles plus tôt et comme le montrent les fouilles de Dembeni pour le IX^e siècle) (Allibert *et al.* 1989 et 1999).

Les informations recueillies auprès des Portugais

- 21 Le quatrième nom donné à l'île est Sān Gōrānce (lire *Ilha de Sam Lourenço*, selon les cartes des frères Reinel), nom donné par les Portugais à Madagascar. On prétend qu'elle fut découverte le jour de la Saint-Laurent, donc au mois d'août. Diogo Diaz découvrit Madagascar en 1500, mais il fallut probablement attendre un peu pour qu'elle soit nommée, car Diaz ne put être au mois d'août aux alentours de Madagascar si l'on tient compte des dates de l'expédition.
- 22 En 1503, le journal de Vasco da Gama (1995 : 274-275) lors de son second voyage décrit la traversée d'îles du canal de Mozambique, qui pourraient bien être l'archipel des Comores. On prétend que quelques marins furent jetés à la côte de la Grande Comore où des tombes dites « chrétiennes » présentent des croix à Bandamaji (nord de l'île)¹⁶.
- 23 Pedro Ferreira, capitaine de Kilwa (lettre du 31 août 1506) fait une description de la zone (Axelson 1940 : 240) :
- Il y a beaucoup de vivres sur les îles d'Alcomor, mil, riz, vaches, chèvres, poulets et des pierres qui valent beaucoup, mais qui sont rares. Les îles d'Alcomor sont distantes de IX lieues par mer de Quiloa et de Cunda (Saada ?) qui est à la terre de Sam Lourenço, et ce sont les suivantes :
- Lyna¹⁷ qui est une île très grande et a un roi maure.
- Zoane, Ouziga, Maoteo, Acymae, Molale : toutes ont des rois maures et beaucoup d'eau, de bétail, de gros mil, de riz, de gingembre et beaucoup de fruits et de sucre et c'est là que s'approvisionnent Quiloa et Mombaça et toutes les autres îles d'ailleurs qui font du commerce et s'y trouvent des pierreries.
- 24 On aura reconnu toutes les îles de l'archipel des Comores et la côte nord-ouest de Madagascar.
- 25 En décembre 1506 ou janvier 1507, da Cunha et d'Albuquerque se retrouvent aux Comores, très probablement à Mayotte comme nous le verrons. La côte orientale de Madagascar sera renseignée par Lopez de Sequeira dès 1508 à la requête du roi Manoel du Portugal qui s'enquiert de la situation. À cette date, le manuscrit d'Egerton signale Vohemar (Bimaro) au nord-est :
- Et tout près de là, il y a un autre roi, nommée Ben Marra (Bimaro), avec un port et une baie bien grande et bonne, avec deux rivières qui s'y jettent, où les petites et les grandes nefes peuvent s'ancrer en sérénité en tout temps, ils lui donnèrent le nom de port de Saint-Sébastien parce qu'ils (Diego de Sequeira) y entrèrent le jour de sa fête¹⁸.
- 26 La ville de Vohemar dont on apprend qu'elle tient son nom de Re'īs Bimar¹⁹ se nomme aujourd'hui Iharana en malgache et fut un lieu d'exportation, dès le XIII^e siècle et

jusqu'au xvii^e, de la gomme copale, de l'écaille de tortues, de zébus, etc. C'est un site archéologique d'une grande richesse, avec des tombes islamiques atypiques²⁰, puisqu'elles contiennent un mobilier très riche : poteries ming, miroirs talismaniques (Vernier & Millot 1971, Flacourt 2007)²¹ et verres de Perse, poteries espagnoles, perles en cornaline d'Inde, marmites en chloritoschiste, mais également du cristal de roche.

- 27 Les autres renseignements recueillis par Lopez de Sequeira sur toute la côte orientale n'apparaissent pas. Aucune mention de la rivière Matatana n'est faite. C'est pourtant cette zone qui héberge le mythe du serpent à sept têtes, *fananimpitolo*, que Pīrī Re'īs évoquera.
- 28 Il s'agit donc ici d'un savoir nouveau limité, acquis entre 1500 et environ 1507-1508. Il se peut que le manuscrit d'Egerton²² ou un document contemporain ait été consulté²³ et utilisé en dépit de l'absence chez Pīrī Re'īs d'informations sur le sud-est pourtant fournies par ce manuscrit. Cela pose d'ailleurs le problème de l'obtention de l'information, sans doute résultat d'un espionnage exercé à la Torre do Tombo.
- 29 Les deux villes de la côte nord-ouest sont également connues : Langani et Sada. Mais la baie de Masselage qui figure chez les Arabes sous son nom initial Manzaladjī²⁴ (portugais Massalagem) n'est pas indiquée, bien que ce soit le lieu où se trouve Sada. La destruction de ces deux villes par l'escadre de da Cunha en 1506 n'est pas signalée par Pīrī Re'īs. Le manuscrit d'Egerton en fait état — comme le rappellera Ludovico de Varthema en 1520, en narrant son voyage de 1508 (Varthema 1863 : 296) — en signalant que Tristão da Cunha fit brûler les villes de lubamganhe (lire *lulangane* = langany²⁵) (Vérin 1975 : 519 et 525-529) et Sada²⁶ (Cada dans le texte).
- 30 Les secteurs nord-ouest et nord-est de Madagascar avaient de tout temps été le lieu d'escales des Arabes qui y commerçaient au moins dès le ix^e siècle (Vérin 1975). Il n'est pas fait référence, chez Pīrī Re'īs, à l'oiseau Rokh (Allibert 1992), ce qui pourrait être la preuve qu'il ait plus reçu d'informations des Portugais qu'il n'en prit chez les auteurs arabes, tant il est vrai que ces derniers ne manquèrent presque jamais d'y faire allusion au sujet de Madagascar. Les noms propres des cheiks ou sultans qu'il donne ne figurent ni chez ibn Madjīd (Jouannès 2001) ni, plus tard, chez Sulaymān al-Mahrī, qui, pourtant, donne tous les lieux principaux d'implantation des islamisés à Madagascar.
- 31 Sultan 'Ādil, fils de Muhammed Hān, apparaît dans l'histoire de Madagascar pour la première fois. Deux autres noms sont donnés : le premier, Kīn-vār (apparemment d'origine persane) qui signifie « malveillant, inamical » dans cette langue²⁷ ; le second, Farzuk, probablement une transcription approximative du malgache *fara zoky*, signifie « le chef des chefs » (de *zoky*, l'aîné) est rattaché aux populations dites « sauvages », c'est-à-dire non islamiques, peut-être à ceux qui sont « loin de la mer, peuplades toutes sauvages ». Il s'agit certainement des populations de langue austronésienne qui constituent le fond de la civilisation malgache et dont la religion n'était pas l'islam, mais principalement le culte des ancêtres.
- 32 Si la latitude est déjà donnée par les Arabes (mais rarement exploitable) aux xv-xvi^e siècles²⁸, l'intérieur, même s'il est peu connu, est mieux présenté chez Pīrī Re'īs comme constitué de montagnes, où il y a « beaucoup de serpents à sept têtes », première occurrence du serpent mythique *fananimpitolo* qui apparaît dans les légendes et la mythologie malgaches. Julien décrit ainsi ce reptile :

Ali, qui devait devenir maître de tout le pays de Matatana, s'imposa à l'admiration et aux suffrages de la population en la débarrassant du fañane ou fananina à sept têtes, sorte de dragon apocalyptique dont les terrifiants exploits font encore

trembler toute l'île ... Les précisions topographiques de cette relation permettent d'affirmer que Farafangana, port situé à l'embouchure de la Manampatra, n'a pas d'autre signification que "fin du fañane (n vélaire), fara fañane", commémoration de ce que la dernière bête de ce nom fut anéantie là par Ali²⁹.

- 33 Tout porte à croire que cet animal représente un groupe humain, sans doute protomalgache, vaincu par les musulmans (Ali en l'occurrence et d'autres groupes) qui arrivaient. Un autre affrontement symbolisé et de même genre aurait opposé le monstre mythique Darafifi (peut-être un groupe humain à lire « Dar-Afifi »³⁰) et le Fatrapatanana (Vérin 1975 : 100) (représentant, là aussi, les protoMalgaches).
- 34 Pour l'autre reptile, aucun « serpent à deux cornes » n'existe à Madagascar. Il pourrait s'agir de la représentation du scorpion dans l'astrologie malgache³¹.
- 35 Les autres îles comprises sous le terme Komor concernent principalement l'archipel des Comores³², mais aussi Zanzibar et Pemba (transcrite *Peyene* = *Peyenye*). La preuve en est que l'autre nom de cette dernière est Ahzer (en turc ; Akhdar en arabe, la Verte), décrite ici comme un jardin de verdure où les femmes sont très élégantes et portent des bijoux faits avec l'or de Sofala³³.
- 36 Les îles de l'archipel comorien sont toutes quatre énumérées. Mu'ali (Mwali, en français, Moheli), bien que la plus petite de l'archipel est citée en premier. Les trois villes indiquées sont, pour deux d'entre elles, aujourd'hui abandonnées et en ruine, dont la principale porte le nom de Mwali mjini (village de Mwali), effectivement habitée à cette époque et lieu de traite. Il s'agit sans doute de Domoni (ville du sultan au XVII^e siècle). La seconde est Fomboni (ville du gouverneur qui dépend du sultan), et la troisième Shwani, sur la côte sud, appelée ville de la Reine par les navigateurs européens (Martignon 1994, Molet-Sauvaget s.d., Chanudet 1988, Gou *et al.* 1993). La ville de cette île est sans doute citée en premier à cause de l'importance que Mwali avait au XVI^e siècle et qui se poursuivit au XVII^e.
- 37 Au XVIII^e, c'est Anjouan (Dzuani en comorien, Zavānī pour Pīrī Re'īs et parfois São Christovão sur les cartes portugaises) qui domine grâce aux escales des Européens. Kazīce (Ngazidja en comorien) est la Grande Comore. C'est effectivement une île sans eau pérenne, dominée par le volcan Karthala. Nous devons la première occurrence de deux de ces îles (Dzuani et Ngazidja) à al-Idrīsī (Viré 1984 : 21).
- 38 Très intéressants sont les renseignements nouveaux apportés sur Maoré. La transcription *Maguta* ici introduite est la plus proche de la graphie actuelle (Mayotte en français), mais nommée en langue comorienne Maore (Mawūtu chez les Arabes, cf. Ibn Madjīd, Maoti en swahili). Magota pourrait être une mauvaise transcription du swahili alors que Maore (Mahory) viendrait peut-être du malgache. Sur les cartes portugaises, l'île porte également le nom d'île de São Spirito, nom qu'elle aurait pris après l'escale du navire de da Cunha, en 1506, voir plus loin).
- 39 L'île de Mayotte est, d'une façon surprenante, celle sur laquelle Pīrī Re'īs apporte le plus de renseignements. Cela ne peut être le fruit du hasard. L'épisode concernant l'arrivée des Portugais en est la raison. Les sources de l'amiral turc se trouvent chez les Lusitaniens, comme le laissent d'ailleurs entendre la tradition orale sur l'île qui évoque leur présence (Gevrey 1870)³⁴ dans le sud à Caroni et peut-être au nord, à Akua.
- 40 Les manuscrits locaux présentent le Chirazien 'Isā b. Mohammad comme fondateur de la mosquée de Chingoni en 944 de l'Hégire (juin 1537 - mai 1538)³⁵, Le manuscrit de Pīrī

Re'īs nous apporte la certitude de l'existence d'une mosquée plus ancienne à Tsingoni et de la présence du fils d'un sultan Muhammad, fils de 'Umar ('Ömer).

- 41 La capitale de l'île de Magota présentée sous la transcription *šin-kōnī* est la ville de Tsingoni (en turc *tsinkoni*) (IGN Chingoni). L'épisode du « saint fameux, Fakī Mūlazī »³⁶ est à relever, car il faut très certainement l'entendre comme l'interprétation religieuse de l'aventure qui arriva à Tristan da Cunha (décembre 1506 - janvier 1507). L'escadre de l'amiral avait subi une forte tempête au passage du cap de Bonne-Espérance (alors cap des Tempêtes). Le texte de Pīrī Re'īs attribue cette tempête à la force de la prière exercée par le Saint homme en rade de Tsingoni, ou plutôt de Soulou. En réalité, la flotte (15 navires ou 16, selon les textes) fut, sinon en partie détruite, du moins divisée. Les navires de da Cunha et Albuquerque furent séparés, l'un remontant le canal de Mozambique, l'autre passant à l'est de Madagascar. Ils se rencontrèrent en décembre 1506 au large des Comores et il est bien probable que ce soit cet épisode de leur aventure qui est ici décrit. La flotte ne fut donc pas défaite par les prières de Fakī Mūlazī (*fakī* = expert) mais par la tempête.
- 42 Si la date de la rencontre des deux Lusitaniens nous était déjà connue, le texte de Pīrī Re'īs nous en détermine le lieu : l'île de Mayotte. Il nous permet également de préciser que si 'Īsā b. Mohammad fit construire la grande mosquée de Tsingoni, ce ne fut pas lui qui créa la ville déjà érigée en 1506 lors de cet épisode. Il est probable que la frayeur des Mahorais et les prières attribuées à Fakī Mūlazī s'expliquent par le danger que constituait la présence portugaise et s'inscrivent dans le cadre des razzias et saccages³⁷ perpétrés par les Lusitaniens, commencés à la côte nord-ouest de Madagascar, à Sada et Langani, à cette date.
- 43 Un autre élément qui expliquerait la présence des Portugais dans ce secteur de l'île est la désignation de la ville de Tsingoni sur la carte de Hacke (1680) sous le nom Legatogill, nom renvoyant sans doute, comme le nom de la baie malgache d'Antongil, au nom mal orthographié dans les deux cas d'Anton(io) Gonçalves³⁸, officier chargé de repérer les points d'eau, comme le signale une des premières cartes des frères Reinel mais aussi le planisphère de Turin (1523), indiquant « *aguada danton Gonçalvès* » pour la baie nord-est de la grande île. Le point d'eau à Mayotte serait évidemment la cascade de Soulou³⁹, voisine de Tsingoni (Liszkowski 2002).
- 44 Le métissage des populations s'exerça autour de trois pôles principaux, bantu, proto-malgache (austro-nésien) et arabe. Il est difficile d'interpréter la déclaration « certains sont noirs, certains sont blancs » : il s'agit probablement de populations à filiation bantu d'une part, arabo-persane d'autre part, à moins qu'il faille voir parmi les Blancs des caractères somatiques austro-nésiens qui furent présents dans une époque de peuplement antérieure (Allibert 2000).
- 45 Les apports concernant la faune et la flore sont limités. On y reconnaîtra le beurre de coco (« une huile comme celle d'olive »), le *trundra-dimu*⁴⁰, *Citrus decumana* Murr, variété d'agrumes au jus légèrement amer, à la peau rugueuse, utilisé dans les sauces (Adjanohoun *et al.* 1982 : 137). On notera aussi l'utilisation du bambou pour faire des contenants et des mâts de navire (sans doute selon les pratiques austro-nésiennes que l'on voit sur les navires du temple de Borobudur, assemblés en triangle). Les chats « redoutables » d'Anjouan seraient-ils des civettes ou des mangoustes ? La noix de coco, le riz, le gros bambou renvoient aux populations austro-nésiennes qui les importèrent (présence dans les fouilles dès le VIII-IX^e siècles). Le maïs n'est pas évoqué : il n'est probablement pas encore introduit aux Comores, même s'il est signalé par Barbosa à

Madagascar (1516) (A. & G. Grandidier 1903 : 54). Mais s'agit-il du maïs souvent donné comme traduction du terme *dura*, en réalité le sorgho chez les Arabes⁴¹ ?

- 46 L'énoncé des quatre noms des îles Comores est la preuve que le nombre de ces îles était connu, même si les cartes entre 1507 et 1600 en montrent sept à huit (Vérin 1988). Mais le nombre imprécis pourrait tenir au fait qu'elles étaient rangées dans l'ensemble Komr. L'emploi dès les premières cartes du terme Komr pris aux Arabes a pu créer une confusion⁴².

La traite et les zones de transit

- 47 Commencée longtemps avant les Européens par les Arabes comme les *Merveilles de l'Inde* (trad. Sauvaget 1954) en font état tout le long des côtes de l'Afrique orientale jusqu'à Sofala afin de trouver de la main d'œuvre qui dessalait le Chatt al-Arab (Popovic 1976), la traite fut poursuivie ensuite entre la côte africaine et la côte malgache (Rakoto 1997, Guillaumin 1845, Vernet 2005).
- 48 Les îles du canal de Mozambique servirent de lieu de transit rendant plus difficile le marronnage. À ce jour, l'archéologie n'a pu apporter la preuve de centre d'« élevage » d'esclaves comme Pīrī Re'īs l'affirme. Le Yémen et Djedda sont présentés comme lieux d'exportation privilégiés. Les Européens changeront de directions, en transportant les esclaves pris à la côte malgache (Antsoheribory et la baie du Boina, le nouveau Masselago) jusqu'à Manille et aux Amériques, comme l'indique da Costa (dans Leitão 1970).
- 49 Si les esclaves étaient élevés, cela changeait considérablement le type de traite. Des témoignages portugais tendent à confirmer ce fait puisqu'il est dit que pour une femme enceinte, la somme proposée était supérieure à celle donnée pour un homme d'âge un peu avancé. Il s'agit alors d'un type de traite (celle du ventre) que cette zone semblait privilégier (Meillassoux 1986).
- 50 Les récits du siècle suivant (comme celui de da Costa à la côte occidentale de Madagascar) peuvent être considérés comme la copie parfaite de ce qui se passait depuis bien longtemps, mais qui fut renforcé par le pouvoir sakalava côtier naissant (vers 1650), fourni en armes par les commerçants européens. Da Costa ne dit-il pas, en 1613 : « *De même accourent auprès de ce roi de Mazalagem beaucoup d'autres rois de l'intérieur des terres (de Madagascar) qui apportent à vendre beaucoup de bétail et d'esclaves, tant mâles que femelles* » ?
- 51 Il est bien probable que Vohemar ait très tôt joué le même rôle de lieu d'échange. Il est fait état, lorsque les navires de traite avaient dû lever l'ancre, de transfert d'esclaves de la côte nord-occidentale à la côte orientale par des routes intérieures.
- 52 Pour conclure, le texte donné par Pīrī Re'īs montre à l'évidence qu'il est constitué, sur un fonds de savoirs arabes anciens, d'apports portugais réels mais limités. Parmi ceux-ci, certains proviennent sans doute de relations non encore retrouvées dans les archives de Lisbonne ou non exploitées.

BIBLIOGRAPHIE

ADJANOHOUN E.J., AKÉ ASSI L., ALI AHMED, EYMÉ J., GUINKO S., KAYONGA A., KEITA A., LEBRAS M., 1982, *Contribution aux études ethnobotaniques et floristiques aux Comores*, rapport présenté à l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT).

ALLIBERT C., 1984, *Mayotte, plaque tournante et microcosme de l'océan Indien occidental*, Paris, Anthropos.

ALLIBERT C., 1988, « Une description turque de l'océan Indien au XVI^e siècle. L'océan Indien occidental dans le *Kitāb-i Bahriyye* de Piri Re'is (1521) », *Études océan Indien*, n° 10, p. 9-47.

ALLIBERT C., 1989, « Le site de Dembeni (Mayotte). Mission 1984 », *Études océan Indien*, n° 11, p. 63-172.

ALLIBERT C., 1991, « Wakwak : végétal, minéral ou humain ? Reconsidération du problème », *Études océan Indien*, n° 12, p. 171-189.

ALLIBERT C., 1992, « Le monde austronésien et la civilisation du bambou : une plume qui pèse lourd : l'oiseau Rokh des auteurs arabes », *Taloha*, n° 11, p. 167-181.

ALLIBERT C., 1999, "The archæology of knowledge about Austronesian influences in the Western Indian Ocean", dans: P.-Y. Manguin (éd.), *Southeast Asian Archæology 1994. Proceedings of the 5th International Conference of the European Association of Southeast Asian Archæologists*, Paris (24th-28th October 1994), vol. II, Centre for Southeast Asian Studies, University of Hull, p. 205-214; également dans: R. Blench & M. Spriggs (éds.), *Archæology and Language. III. Artefacts, languages and texts*, London/New-York, Routledge, pp. 268-276.

ALLIBERT C., 2000a, « La chronique d'Anjouan par Said Ahmed Zaki », *Études océan Indien*, n° 29 (*Anjouan dans l'histoire*), p. 9-92.

ALLIBERT C., 2000b, « Le mot *Komr* dans l'océan Indien (avec une note sur Qanbalu) », *Études océan Indien*, n° 31, p. 13-33 ; également dans *TOPOI* 10, fasc. 1 (Université de Lyon 2 - CNRS, Lyon, Maison de l'Orient), p. 319-334.

ALLIBERT C., 2005a, « L'île Madagascar décrite par Marco Polo est-elle bien Madagascar ? Réévaluation des hypothèses », dans : J.-L. Bacqué-Grammont, A. Pino & S. Khoury (éds.), *D'un Orient à l'autre. Actes des troisièmes journées de l'Orient*, Paris/Louvain, éds. Peeters, *Cahiers de la Société asiatique*, n.s. IV, p. 73-82.

ALLIBERT C., 2005b, « L'apport shirazi dans l'océan Indien occidental : mythe ou réalité ? », *Ya mkobe* (revue du Centre national de documentation et de recherche scientifique, Moroni), déc., n° 12-13, p. 133-141.

ALLIBERT C., Sous presse (a), « Les réseaux de navigation du début de l'ère chrétienne au XVI^e siècle. Rencontre de populations, échanges commerciaux et matrimoniaux, concurrence à l'est et à l'ouest de Madagascar », *Actes du séminaire de recherche « Autour du Périple de la mer Érythrée »*, Maison de l'Orient et de la Méditerranée (déc. 2010), Lyon, CNRS (ANR MeDian).

ALLIBERT C., Sous presse (b), "Places of call in Madagascar and the Comoros. Terminology and types of settlement", *Actes de la conférence internationale « Les ports de l'océan Indien, de la mer Rouge au Bengale, Kolkata, India »* (23-27 févr. 2011), Kolkata.

- ALLIBERT C., LISZKOWSKI D., PICHARD J.-C. & ISSOUF S., 1993, *Dembeni 3. Campagne de fouilles de 1990*. Fondation pour l'étude de l'archéologie de Mayotte, Paris, INALCO, 63 p.
- ANONYME, 1975, "An Arabic history of Kilwa-Kisiwani c. 1520", dans: G.S.P. Freeman-Grenville, *The East African Coast. Selected Documents from the First to the Earlier Nineteenth Century*, London, Rex Collings, pp. 34-49.
- AXELSON E., 1940, *South-East Africa: 1488-1530*, London, Longmans.
- BIRŪŪNĪ (AL), 1936, *Kitāb jamāhir fīma'rifat al-jawāhir*, London, éd. F. Krentow (rééd. Frankfurt am Main, 2001).
- CARVALHO VICENTE M.A., 1998, *Les sources des relations entre le Portugal et Madagascar (1487-1510)*, Mémoire de DEA, Paris, Universités de Paris VII et Paris I.
- CARVALHO VICENTE M.A., 2008, *Madagascar et la Carreira da India (1500-1609)*, Thèse, 2 tomes, Paris, École pratique des hautes études, 1285 p.
- CHANUDET C., 1988, *Contribution à l'histoire du peuplement de l'île de Mohéli*, Thèse de 3^e cycle, Paris, CEROI-INALCO.
- CLOCKERS A., 1991, « Une présence portugaise aux Comores dès le XVI^e siècle est-elle plausible ? », dans : *Historiens et populations*, Liber Amicorum Étienne Hélin, Louvain-la-Neuve, Société belge de démographie Academia-Erasme, p. 459-466.
- COUTO D., 1996, « Goa dourada, la ville dorée », dans : *Goa 1510-1685. L'Inde portugaise, apostolique et commerciale*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires », p. 40-73.
- DEVISSE J., 1990, « Les Africains, la mer et les historiens », *Cahiers d'études africaines*, n° 3-4, p. 397-418.
- DICKINSON, 1975, Entrée « Mozambique » dans *Encyclopédie de l'Islam*, vol. VII, p. 246.
- EGERTON, 1508, *Manuscrit 20901*, British Museum, coll. d'Egerton.
- FERRAND G., 1903, « Éléments arabes en swahili et en malgache », *Journal asiatique*, nov-déc., p. 451-485.
- FERRAND G., 1905, « Un chapitre d'astrologie arabico-malgache », *Journal asiatique*, sept.-oct., p. 193-273.
- FERRAND G., 1907, « Les îles Ramny, Lamery, Wakwak, Komor des géographes arabes et Madagascar », *Journal asiatique*, nov-déc., p. 433-566.
- FERRAND G., 1913-1914, *Relations des voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient du VIII^e au XVIII^e siècles*, 2 vol., Paris, Leroux.
- FERRAND G., 1928a, Entrée « Madagascar », *Encyclopédie de l'Islam*, III, p. 65-76.
- FERRAND G., 1928b, « Les sultans de Kilwa », *Mémorial Henri Basset. Nouvelles études nord-africaines et orientales*, Publications de l'Institut des hautes études marocaines, tome XVII, Paris, Paul Geuthner, p. 239-260.
- FLACOURT E. de, 1995, *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, nouvelle éd. présentée et commentée par C. Allibert, Paris, Karthala (nouvelle rééd. présentée, augmentée et commentée, 2007).
- FREEMAN-GRENVILLE G.S.P. (éd.), 1975, *The East African Coast. Select Documents from the First to the Earlier Nineteenth Century*, London, Rex Collings.

GAMA V. de, 1993, *Voyages de... Relations des expéditions de 1497-1499 et 1502-1503* (traduites et annotées par Paul Teyssier et Paul Valentin et présentées par Jean Aubin), Paris, éd. Chandeigne.

GEVREY A., 1870, *Essai sur les Comores*, Pondichéry (Mayotte, Éd. du Baobab, rééd. 1997).

GRANDIDIER A. & G., 1903-1904, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, Paris, Comité de Madagascar, t. 1 et 2.

GROTTANELLI V.L., 1955, *Pescatori dell'Oceano Indiano*, Rome, Cremonese.

GUILLAIN M., 1845, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar*, Paris, Imprimerie Royale.

HÉBERT J.-C., 1999, « La découverte et la reconnaissance de Madagascar par les Portugais d'après de nouveaux documents », *Annuaire des pays de l'océan Indien (APOI)*, XV, 1997-1998, Presses universitaires d'Aix-Marseille, p. 337-428.

IBN MĀJID Voir C. Jouannès.

JOUANNÈS C., 2001, « La "Sufāliya", un poème du maître-pilote Shihāb Ad-Dīn Ahmad Bin Majīd. Essai de traduction, notes et commentaires », *Études océan Indien*, n° 31, p. 35-115.

JULIEN G., 1925, « Notes et observations sur les peuplades sud-occidentales de Madagascar », *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, n° 22, p. 113-123.

KAMMERER A., 1950, *La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île*, Lisbonne, Separata do Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa, n° 9 e 10 da 67 serie (setembro e outubro de 1949).

KHOURY H., 1983, *As-Sufaliyya "The poem of Sofala" by Ahmad ibn Magid, translated and explained by...*, Coimbra, Junta de Investigações Científicas do Ultramar, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, Série Separatas CXLIII, 138 p.

LEITÃO H., 1970, *Os dois descobrimentos de Ilha de Sao Lourenço mandados fazer pelo Vice-Rei D. Geronimo de Azevedo nos annos 1613-1616*, Lisbonne, Centro de Estudos Historicos Ultramarinos.

LIEGESANG, 1972, « Sofala », *Azania* (Nairobi, British Institute in Eastern Africa), VII, p. 147-159.

LISZKOWSKI H.D., 2002, « Le commerce d'escale au XVII^e siècle, dans l'océan Indien, à partir de nouvelles données archéologiques, à Mayotte », *Études océan Indien*, n 33-34, p. 33-77.

MARTIGNON T., 1994, *L'île de Mwali dans l'archipel des Comores au XVII^e siècle*, Mémoire de DEA, Paris, CEROI-INALCO.

MEILLASSOUX C., 1986, *Anthropologie de l'esclavage : le ventre de fer et d'argent*, Paris, Gallimard, 424 p.

MOLET-SAUVAGET A., s.d., *Documents anciens sur les îles Comores II (1591-1800)*, Travaux et documents n° 37, série « Histoire », supplément, Paris, CEROI-INALCO.

MONNERET DE VILLARD D., 1938, « Note sulle influenze asiatiche nell'Africa orientale », *Rivista degli studi orientali* (Roma), pp. 303-349.

NURSE D. & SPEAR T., 1983, *The Swahili. Reconstructing the History and Language of an African Society 800-1500*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

PAULY M., 2011, « Développement de l'architecture domestique en pierre à Mayotte, au XIII-XVII^e siècle », dans : C. Radimilahy & N. Rajaonarimanana, *Civilisations des mondes insulaires (Madagascar, îles du canal de Mozambique, Mascareignes, Polynésie, Guyanes). Mélanges en l'honneur du Professeur Claude Allibert*, Paris, Karthala, p. 603-632.

- POPOVIC A., 1976, *La révolte des esclaves en Iraq au III^e/IX^e siècle*, Paris, Geuthner.
- POUMAILLOUX P., 2002, *Une étude raisonnée de la côte orientale d'Afrique à la fin du XVI^e siècle à travers l'Ethiopia Oriental du Père João dos Santos*, Thèse de 3^e cycle, Paris, CEROI-INALCO.
- PRADINES S., 2009, « L'île Sanje ya kati (Kilwa, Tanzanie) : un mythe Shirāzi bien réel », *Azania*, vol. 41 (*Archaeological Research in Africa*), p. 1-25.
- RAISON J.-P., 1972, « L'introduction du manioc à Madagascar : un problème non résolu », *Terre malgache / Tany Malagasy* (Antananarivo, École nationale supérieure d'agronomie), juil., p. 223-228.
- RAJAONARIMANANA N., 1995, « La divination par le grand Dragon Henabe chez les Antemoro », dans : *L'Étranger intime. Mélanges offerts à Paul Ottino*, Université de la Réunion, p. 155-161.
- RAKOTO I. (textes réunis par), 1997, *L'esclavage à Madagascar. Aspects historiques et résurgences contemporaines*. Actes du colloque international sur l'esclavage (Antananarivo, 24-28 sept. 1996), Antananarivo, Institut de civilisations / Musée d'art et d'archéologie.
- ROTTER G., 1980, Entrée "Kumr", dans *Encyclopedia of Islam*, new ed., vol. v, p. 372-382.
- SACLEUX C. R.P., 1939, *Dictionnaire Swahili-Français*, Paris, Musée de l'Homme, Institut d'ethnologie.
- SAUVAGET J., 1954, « Les Merveilles de l'Inde. Une œuvre posthume de Jean Sauvaget », *Mémorial Jean Sauvaget*, tome 1, p. 187-309, Damas, Institut français.
- TIBBETTS G.R., 1971, *Arab Navigation in the Indian Ocean Before the Coming of the Portuguese being a Translation of Kitāb al-Fawā'id fi usūl al-bahr wa'l-qawā'id* of Ahmad b. Mājid al-Najdī, London, The Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland.
- VARTHEMA L. De, 1863, *The Travels of Ludovico de Varthema*, t. XXXII, London, Hakluyt Society.
- VÉRIN P., 1975, *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, thèse d'État, reproduction par le service des thèses, Université de Lille, 2 tomes.
- VÉRIN P., 1988, « Les découvreurs placent les Comores sur les cartes du monde », *Études océan Indien*, n° 10, p. 53-74.
- VERNET T., 2005, *Les cités-États swahili de l'archipel de Lamu, 1585-1810. Dynamiques endogènes, dynamiques exogènes*, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- VERNIER E. & MILLOT J., 1971, *Archéologie malgache, comptoirs musulmans*, Catalogue du Musée de l'Homme, série F (Madagascar), Paris, Muséum national d'histoire naturelle.
- VIRÉ F., 1984, « L'océan Indien d'après le géographe Abū Abd-Allah Muhammad ibn Idrīs al-Hammūdī al-Hasanī dit Al-Šarīf al-Idrīsī (493-560 H/1100-1166) », *Études sur l'océan Indien*, collection des travaux de l'Université de la Réunion, Saint-Denis de la Réunion, p. 13-45.

NOTES

1. Deux versions ont été rédigées, assez semblables mais avec quelques variantes. La version de 1521 a fait l'objet d'une étude (trad. Said Khorchid, Allibert 1988), la seconde de 1526 a été traduite par Baqué-Grammont (sous presse). et son contenu est également analysé ici. Afin de ne pas alourdir cette contribution, nous n'avons pas donné ces textes auxquels le lecteur pourra se reporter (v. bibliographie).

2. Cette confusion montre à l'évidence le peu de renseignements acquis par Piri Re'īs sur le rhinocéros duquel l'évocation avait, dès Mégasthènes, été faite sous le nom de *kartazon* (qui vient du sanscrit *khadgadanta*), repris par les Arabes sous le terme de *karkadan* (v. Ferrand 1914 : 675, note de la page 44, ligne 5).
3. « Mand : on la rencontre souvent dans les entrailles d'un poisson qui la mange et en meurt. »
4. Sans doute le dugong.
5. Mogadiscio ne se trouve pas en Abyssinie mais en Somalie. L'Abyssinie est chrétienne alors que la Somalie est musulmane depuis bien longtemps. Pour toutes les villes, on se reportera aux entrées figurant dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, 1993 (exemple : pour Mogadisho, v. Freeman-Grenville, *Encyclopédie de l'Islam*, VI, entrée « Makdishu », p. 128-129, E. Cerulli et G.S.P. Freeman-Grenville).
6. Pour l'histoire de Sofala, v. Liegesang, *Azania*, VII, 1972, pp. 147-159 ; Dickinson, 1975, pp. 84-104 ; l'entrée « Mozambique », dans *Encyclopédie de l'Islam*, vol. VII, p. 246.
7. Lequel fut exploité très tôt par les Arabes, comme al-Birūnī (éd. Krenkow, 1936, pp. 183-183) en 1050 le confirme lorsqu'il déclare « *que billawr (cristal de roche) est ramené des îles des Zanj et d'autres îles jusqu'à Basrah, où on en fait des vaisseaux ... La variété du Kashmir ne vaut pas celle des Zanj ...* ». Les îles de Zanj autres que Madagascar, volcaniques, ne présentent guère de grande possibilité pour être une source de provenance, on ne peut retenir que la Grande Île comme candidat, ce que confirme l'archéologie de l'archipel des Comores et du Nord de l'île rouge. Je remercie vivement mon collègue Jean-Charles Ducène qui m'a fourni cette référence bibliographique.
8. Comme l'avait fait Ibn Battûta tout au long de sa description des échelles swahili africaines.
9. Il n'est pas impossible que Pīrī Re'īs ait emprunté ce terme à Idrîsî.
10. L'association de *lâqa* (fenêtre ronde) à la lune a dû être à l'origine de la confusion ultérieure *qomr/qamar*.
11. Ferrand citant Aboulfeda (*Géographie*) dans « Les îles Ramny, Lamery, Wakwak, Komor », 1908, p. 522.
12. Mas'ûdî (Murûğ ad-dahab, I, paragr. 169, v. Pellat) déclare au sujet de Murûğ : « *Ce royaume [de l'Inde] est limitrophe de celui de Javaga où se trouve la capitale de Maharadja, roi des îles. Son royaume, qui sépare la Chine de l'Inde, est rattaché à ce dernier pays.* » Il importe de relever que Ġâhiz parle de Jawaga et que les *Merveilles de l'Inde* évoquent le voyage des Wakwak vers l'île de Qanbalu. Le terme de Jawaga connote les Austronésiens rattachés au monde kmr chez Idrîsî deux siècles plus tard. C'est une confirmation supplémentaire de l'origine austronésienne des Wakwak, des Jawaga et de la forte influence exercée sur l'ensemble komor (Devisse 1990). La représentation de l'océan Indien donnée par la carte d'Idrîsî (de conception ptoléméenne) pourrait d'ailleurs bien faire que le secteur wakwak rattaché à l'Afrique au sud de Sofala ne soit rien d'autre que la description de Madagascar. La description des gens d'al-Wakwak ne consommant que « poissons, coquillages et tortues de mer » (Viré 1984 : 35) en fait un peuple aux pratiques alimentaires côtières que l'archéologie rencontre, par exemple, à Dembeni (Mayotte) aux IX-X^e siècles.
13. Sacleux (1939 : 12) déclare : « *Le ki-Gunya ou ki-Tikuu embrasse la plus grande partie de l'île Rasini (Ti-K'uu des indigènes) moins les enclaves de Siyv et de Pate qui ont chacune leur sous-dialecte ... Le ki-Gunya occupe encore tout le littoral d'en face jusqu'à Kisismayu, jusqu'à l'équateur.* »
14. L'hypothèse de ces échanges entre les deux zones ne préjuge en rien de passages austronésiens plus anciens dans les deux sens.

15. A. & G. Grandidier 1904, pour Luis Mariano. On verra également le journal de bord de Paulo Rodriguez da Costa, capitaine de la caravelle Nossa Senhora da Esperança (Leitão 1970) pour la même expédition de 1613-1614, le long de la côte occidentale de Madagascar.
16. Voir Clockers (1991) qui avance d'autres hypothèses. Il pourrait s'agir de tombes de Mozambicains christianisés, installés par les Portugais comme populations ressources, ou de Comoriens christianisés à Goa ayant été ramenés aux Comores, comme ce fut le cas pour le fils du roi malgache du pays tanosy (sud-est de Madagascar) qui fut emmené par les Lusitaniens au siècle suivant pour en être ramené un peu plus tard. L'hypothèse de Comoriens christianisés sur place est peu probable.
17. Sans doute mauvaise interprétation de *luna* (traduction de l'arabe *qamar* qui semble alors avoir déjà remplacé *komr*), c'est-à-dire encore Madagascar.
18. Traduction de Carvalho Vicente (1998 : II, chap. 91, p. 237).
19. D'où les diverses graphies (*Bimaruh*, *Bimaro* des cartes).
20. Il sera fait dans un autre article de cette livraison une étude des pratiques funéraires rencontrées à Vohemar, qui ne sont pas sans ressemblance avec celles décrites aux Philippines et au sud de l'archipel de Sulawesi pour des sites des XV et XVI^e siècle (à Pangkadjene et Takalar, voir U. Tjandrasamita, 1970 ; et à Kampong Paleko, voir C. Ito et Y. Kamakura, 1941, mais aussi R. Brown, 1974)
21. Souvent rencontrés dans les tombes islamiques, celles de la route de la soie entre autres, de tels miroirs d'inspiration chinoise sont également produits dans la région du Khorâssân (Iran actuel) au XII-XVII^e siècle. Leur diffusion fut large. On en retrouve également au Japon.
22. Carvalho Vicente (1998 : 197) signale que Luis de Albuquerque pense qu'il a été écrit dans la seconde moitié du XVI^e siècle, mais que quelques passages ont été rédigés avant 1521, c'est-à-dire avant la mort du roi dom Manuel I^{er}.
23. Des évocations troublantes telles la découverte « d'une bête avec tout l'aspect du cobra » sans en présenter les dangers renvoient aux Portugais et au manuscrit d'Egerton en particulier. À Madagascar, il n'y a pas de cobra. Le seul grand serpent est le *do*, boa inoffensif, comme le signale le texte plus loin.
24. Damião de Góis donne le nom de deux villes brûlées et ne parle pas de Mazaladgi.
25. Nosy Manja, dans la baie de la Mahajamba, porte les marques de la mise à sac.
26. Sada fut localisée à Anorontsangana (Vérin 1975 : 582). À ne pas confondre avec Sadia, ville probablement à l'embouchure du fleuve Manambolo.
27. Je remercie mon collègue Bacqué-Grammont pour cette information qui apporte un support supplémentaire aux écrits de Gevrey au sujet des migrations parties de Shiraz au début du XVI^e siècle, en dépit des récentes réticences entretenues par de nombreux chercheurs qui ne voient dans « l'épopée shirazi » que l'effet d'un mythe. Cette filiation linguistique redonne un peu de crédibilité à la tradition orale, laquelle a pu effectivement introduire une lecture épique. Voir les travaux récents de Allibert (2005) et de Pradines (2009).
28. Voir Vérin (révision du texte de Ferrand), entrée « Madagascar », *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle éd.
29. Réunion du 25 mars 1925 de la Société française d'ethnographie (G.H. Julien 1925, p. 228-230).
30. Qui pourrait être rattaché à une migration Afifi venue de Perse et ayant transité par Mogadiscio (Somalie) (Allibert 1984 : 183-185).
31. Proposition avancée par mon collègue Rajaonarimanana pour laquelle je le remercie. Il se pourrait effectivement que cette lecture nous renvoie à l'astrologie. Dans ce cas, il ne serait pas à exclure l'hypothèse que le *fananimpitoloha* représente les Nuages de Magellan, représentation venue directement de l'Asie du Sud-Est (Malaisie) avec les sept têtes du naga (cobra) lors d'une migration de l'Inde vers le monde austronésien dont Pietro d'Abano pourrait nous avoir donné le

dessin dans le complément au texte de Marco Polo. Rajaonarimanana (1995 : 159) associe les termes *fanany be* (grand serpent) à l'expression bataak *pane na bolon* et y voit une origine indienne.

32. On se reportera à G. Rotter, *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle éd., entrée « qumr », p. 380-382.

33. Anonyme, *An Arabic History of Kilwa Kisiwani* c. 1520, p. 35 ; et Duarte Barbosa, *An account of the East Coast* c. 1517-18, p. 133, dans Freeman-Grenville, 1975.

34. Sous le nom WaReno (Portugais) qui renvoie au mot Reinel. « On leur donnait aussi le nom de Reinel (ceux qui sont venus du royaume) » quoique le terme fût aussi appliqué à des soldats et autres métropolitains d'origine sociale moins élevée » (Couto 1996 : 53).

35. Date récemment confirmée à l'occasion du décapage de l'encadrement du mihrâb de la mosquée (date également indiquée « année du vendredi » selon le calendrier persan). Voir Pauly 2010.

36. Ferrand (1903 : 473) rattache le terme à l'arabe *maoûla* avec le sens « espèce de sorcier en malgache ». Voir aussi Ferrand 1905 : 196, note 4.

37. Le texte ne dit-il pas « les Portugais sont arrivés et veulent se livrer au carnage » ?

38. Gonçalves appartenant à l'escadre de Soares, cela pose la question du passage non signalé de celui-ci à Mayotte au début de 1506, car il quitta le Portugal le 22 mars 1505 (Kammerer 1950 : 25-26) et revint par la côte orientale de Madagascar (1506). Deux hypothèses pourraient expliquer sa présence à Mayotte : soit qu'il se soit détaché de Soares au retour pour passer par le nord de Madagascar et toucher Mayotte, ce qui est peu probable puisqu'il donna par sa présence et à cette date son nom à la baie d'Antongil, soit que son passage ait eu lieu à l'aller, ce qui me semble plus probable vu l'orientation des vents à cette époque de l'année, probablement à son arrivée à Kilwa. Soares comme Gonçalves accompagnèrent Dom Francisco d'Almeida à Kilwa le 22 juillet 1505 (voir *The expedition of Dom Francisco d'Almeida 1505*”, dans : Freeman-Grenville 1975 : 80-104). Il faudra se reporter aux notes (probablement rédigées par Soares) recopiées par Valentim Fernandes Alemao dans *De Insulis et Peregrationibus Lusitanorum* et publiées par G. Pereira, « De Liboa à Cochim en 1505 » (*Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 1900, pp. 355 et ss.), ce que je n'ai pu faire. Si l'on accepte cette seconde hypothèse qui demandera, bien sûr, confirmation, la date possible de ce passage se situerait peu de temps avant juillet 1505.

39. *Soulou* est la transcription de l'Institut géographique national (IGN). L'orthographe en devrait être *Sulu*.

40. Je remercie mon collègue Ahmed Chamanga pour cette détermination.

41. Les Portugais, dans leurs textes, signaleront le rôle important de l'igname, mais jamais le manioc (donné en transcription bantou *muhogomungo*), importé d'Amérique avant 1557 (A. & G. Grandidier 1903 : 101 : exploration de Madagascar par Balthazar Lobo de Sousa). Retenons aussi que la présence du maïs dans l'océan Indien occidental est attribuée à une importation portugaise, mais que des fouilles récentes en Asie du Sud-Est ont apporté la preuve d'un passage ancien du continent américain en milieu austronésien. Il n'est pas totalement à exclure la possibilité d'une pénétration du maïs à l'ouest de l'océan Indien dès les migrations proto-malgaches austronésiennes, même si la preuve n'en est pas faite à ce jour et que l'igname et le taro semblent les aliments fondamentaux. Par ailleurs, Raison (1972) va à l'encontre des déclarations des Portugais au sujet du rôle tenu par le manioc qu'ils signalaient dès 1557. Pour les Hautes Terres de Madagascar, il considère que sa présence n'y est avérée qu'à partir de 1770.

42. La carte de Cantino (1502) comme celle du Génois Nicolas Canerio (1503) porte Comor Diva, ensemble composé du terme utilisé par les Arabes (*komr*) et du mot sanscrit *diva*, probablement emprunté aux routiers indiens.

RÉSUMÉS

L'étude de la section consacrée à l'océan Indien du *Kitāb-i bahriyye* de Piri Re'īs publié sous deux versions (l'une en 1521, l'autre en 1526) a longtemps été négligée. Une description de l'océan Indien occidental livre des informations intéressantes sur la côte orientale de l'Afrique, l'archipel des Comores et Madagascar, sans doute obtenues auprès des Arabes, mais aussi des Portugais.

The *Kitāb-i bahriyye* written by Piri Re'īs (two versions, one in 1521, the second in 1526) gives a description of the western Indian Ocean. Some documents are offered about the eastern coast of Africa, the Comoro archipelago and Madagascar, information probably obtained from the Arabs and the Portuguese.

INDEX

Keywords : Piri Re'īs, Africa, Comoros (Archipelago), Vohemar, Fananimpitoloha, Sofala, Portuguese, Qanbalu, Komr, Trade, Pemba Island, Dzuani, Ngazidja

Index géographique : Afrique, Vohémar (Madagascar), Comores (archipel), Sofala (Mozambique ; province), Ngazidja (Comores)

Thèmes : archéologie

Mots-clés : Piri Re'īs, wakwak, Portugais, Qanbalu, Komr, ki-tikuu, darafifi, fananimpitoloha, commerce, Pamba